

Andrej Belyj lecteur de Potebnja : un jalon néo-kantien de l'approche poétique du langage en Russie

Patrick FLACK
Université Charles, Prague

Résumé : Cet article place le compte-rendu du livre d'Aleksandr Potebnja *La pensée et le langage* [*Mysl' i jazyk*] publié par Andrej Belyj en 1910 dans le contexte du développement des approches poétiques originales du langage menées par le poète symboliste et, à sa suite, les formalistes russes. Il s'agit ainsi d'apporter des éléments précis à une hypothèse générale qui postule que l'élaboration d'une nouvelle poétique et d'une «théorie de la littérature» en Russie s'est faite pour une part importante sur la base d'une critique méthodologique du paradigme psychologiste fortement inspirée par l'épistémologie néo-kantienne. Les références explicites à Rickert et à l'école de Bade dans le texte de Belyj – lui-même un jalon essentiel entre le psychologisme de Potebnja et la théorie formaliste – éclairent de façon déterminante leur rôle dans ce processus de critique et de transformation épistémologique.

Mots clés : Aleksandr Potebnja, Andrej Belyj, Heinrich Rickert, formalisme russe, psychologisme, néo-kantisme, épistémologie des sciences humaines

L'analyse proposée ici n'équivaut en un sens à rien de plus qu'à une reprise des arguments exposés par Andrej Belyj dans son compte-rendu de *La pensée et le langage* [*Mysl' i jazyk*] d'Aleksandr Potebnja, publié en 1910 dans le journal *Logos*. Je souhaite en effet m'en tenir strictement à ce seul texte, esquivant les tâches plus complexes d'explicitier les prises de position théorique du linguiste et philosophe du langage ukrainien ou d'évaluer en tant que tels les mérites et les défauts de l'interprétation qu'en donne Belyj. Hormis pour relever l'incontestable importance de la pensée de Potebnja non seulement pour Belyj lui-même, mais aussi pour des figures telles que Valerij Brjusov ou Innokentij Annenskij (cf. Lagunov 2004a, 2004b), je ne m'attarderai pas non plus sur sa pérennité ou l'ampleur de son impact sur les poètes et théoriciens du symbolisme russe. Les seuls éléments qu'il m'importe d'ajouter sont : de souligner d'une part les similarités flagrantes entre les positions théoriques exposées dans le compte-rendu de *La pensée et le langage* et dans le premier chapitre du grand ouvrage théorique de Belyj publié la même année, *Le Symbolisme* [*Simvolizm*] ; de rappeler d'autre part le rôle décisif de ce dernier ouvrage pour le premier formalisme russe (Thompson 1971, p. 11-13, Hansen-Löve 1978, p. 43-58). Ce faisant, je souhaite mettre en avant la pertinence de la critique de Potebnja par Belyj pour le développement de la théorie littéraire des formalistes russes et, partant, éclairer le rôle de cette critique comme jalon déterminant dans l'émergence des nouvelles approches poétiques du langage en Russie.

Tout l'enjeu de la reprise linéaire de la critique de Potebnja par Belyj que je me propose d'effectuer ici repose en d'autres termes sur sa contextualisation dans une dynamique scientifique historique précise, celle de la cristallisation de nouveaux discours théoriques sur le langage et la littérature dans la Russie du début du XXème siècle, en particulier dans les travaux des symbolistes et des formalistes russes. Pour être tout à fait précis, c'est même avant tout comme un témoignage direct et comme un élément de preuve à l'appui d'une interprétation historiographique forte de cette dynamique scientifique que je compte solliciter et instrumentaliser le texte de Belyj. En toute logique, je me propose donc tout d'abord de formuler clairement la perspective interprétative censée donner son sens et son intérêt à mon traitement sinon très limité des arguments du poète symboliste.

Mon hypothèse – qui n'est d'ailleurs pas entièrement originale (cf. Erlich 1955, Thompson 1971 ou Pomorska 1968) – est que l'émergence et le développement de nouvelles théories du langage et de la littérature en Russie au cours des premières décennies du XXème siècle ont résulté pour bonne part d'une critique productive du psychologisme (et plus généralement du paradigme psychologique) fortement inspirée par l'épistémologie des néo-kantiens, en particulier celle des représentants de l'école de Bade (Wilhelm Windelband et Heinrich Rickert). Formulé ainsi, cet argument a bien sûr une portée très générale qu'il conviendrait de nuancer puisqu'il est clair que tous les porteurs de nouvelles idées sur le langage ou la littérature en Russie n'ont pas adhéré ou été réceptifs aux idées néo-kantiennes. Je

tiens néanmoins à maintenir cette formulation générale, dans la mesure où le geste d'une critique productive du psychologisme inspirée par l'appareil théorique si ce n'est du néo-kantisme *stricto sensu*, du moins d'une forme d'idéalisme transcendantal post-kantien, n'a pas été l'apanage seulement des linguistes et philologues russes mais est caractéristique à cette époque d'autres disciplines (dont la philosophie et la psychologie elles-mêmes, je pense ici respectivement à la phénoménologie et à l'école de Würzburg) et d'autres centres intellectuels (Allemagne, Autriche, Prague). En ce sens, le travail de critique des symbolistes et formalistes russes s'inscrit effectivement dans un processus intellectuel très large et diffus – celui d'une émancipation des paradigmes de la science du XIX^{ème} siècle (positivisme, naturalisme, psychologisme) et de l'institution de nouvelles disciplines (histoire de l'art, linguistique, psychologie, sociologie, théorie littéraire) sur la base d'une interrogation du statut même de la connaissance et de la méthode des sciences «exactes».

Il va sans dire que cette perspective historiographique – qui engage non seulement l'histoire des sciences du langage et de la littérature en Russie, mais bien celle des sciences humaines européennes – soulève un nombre important de questions, notamment en ce qui concerne les modalités précises de l'influence qu'elle prétend attribuer à l'épistémologie néo-kantienne sur les penseurs symbolistes et formalistes russes. Elle peut s'appuyer néanmoins sur un nombre d'éléments qui, sans forcément être très homogènes dans l'éclairage ou le degré de preuve qu'ils apportent, invitent à l'explorer plus avant. De façon générale, rappelons ainsi que l'enchevêtrement des milieux intellectuels et académiques russes du début du XX^{ème} siècle avec le principal vecteur de l'émergence et des transformations des sciences humaines européennes, la science allemande du XIX^{ème} siècle, n'est plus à démontrer. Comme le constate très justement Nikolaj Plotnikov dans un commentaire sur le journal *Logos* (lui-même une manifestation tangible des échanges russo-allemands), «il faut reconnaître qu'il n'est pas possible de retirer au tissu de la culture et de la pensée russe du début du siècle sa fibre allemande sans déchirer entièrement ce tissu.» (Plotnikov 2005, 9). Dans son brillant ouvrage *L'ambre et le fossile* (2014), Michel Espagne a montré par ailleurs à quel point le contexte scientifique russe a pu constituer un lieu privilégié où les idées de nombreux penseurs allemands (Humboldt, Lotze, Wundt, etc.) ont été non seulement récupérées et adaptées, mais où leur potentiel a parfois été mieux compris ou plus productivement exploité que dans leur pays d'origine (où elles ont au contraire eu tendance à être négligées ou délaissées). De façon plus spécifique, le rôle majeur du néo-kantisme à la fois comme véritable moteur des transferts intellectuels et culturels entre l'Allemagne et la Russie et comme catalyseur de l'établissement d'une vraie philosophie «académique» russe a été étudié et bien mis en évidence notamment par Nina Dmitrieva (2007). La présence d'un substrat psychologique d'origine allemande (Herbart, Wundt, Neumann) à l'origine des théories formalistes à quant à lui été

révélé par Ilona Svetlikova (2005) et repris par David Romand et Sergej Tchougounnikov (2009).

Par contraste, il importe aussi de relever ici que l'un des points faibles de mon hypothèse réside dans l'absence d'une démonstration claire de l'existence d'une filiation intellectuelle entre néo-kantisme et formalisme russe. Alors que les liens de figures telles que les poètes Belyj et Boris Pasternak avec le néo-kantisme sont avérés (cf. Dmitrieva 2007), il est beaucoup moins évident d'isoler les traces d'un impact de la philosophie néo-kantienne sur la théorie littéraire ou la «méthode» formaliste. L'obstacle principal empêchant une telle mise en évidence est d'ailleurs de taille : il s'agit du manque de références explicites au néo-kantisme et à son influence putative dans les textes des formalistes russes. Cette pénurie n'est certes pas totale, puisqu'on trouve chez Eichenbaum en particulier des remarques qui corroborent clairement l'idée d'une proximité de vues entre formalisme et néo-kantisme sur le terrain méthodologique :

S'appuyant sur Rickert, on constate que les méthodes des sciences naturelles doivent être appliquées à l'histoire des arts... lorsqu'on traite de la 'nature' du matériau dont une œuvre est faite. Dans [ce domaine] la construction de lois et de définitions est tout à fait concevable. (Ejxenbaum [1919] cité par M. Čudakova dans Tynjanov 1977, p. 455, ma traduction)

De plus, comme j'ai tenté de le montrer dans un précédent article (Flack, à paraître), il est possible de trouver un certain nombre d'indications implicites quant à l'origine néo-kantienne des fondements méthodologiques du formalisme russe. Dans ses explicitations de la méthode formelle, «Les 'formalistes' en question» (1924) [Vokrug voprosa o 'formalistax'] et *La théorie de la méthode formelle* (1927) [*Teorija formaln'ogo metoda*], Eichenbaum propose par exemple une définition des objectifs fondamentaux du formalisme qui fait très clairement écho à des thèses centrales du néo-kantisme rickertien. Quoi qu'il en soit, il ne saura être question ici de démontrer catégoriquement l'influence du néo-kantisme sur les formalistes russes. Au vu des réticences de ces derniers à rapprocher leurs théories de quelque modèle philosophique que ce soit et de l'impératif idéologique toujours plus pressant au cours des années 1920 de se distancier de toute association avec l'idéalisme, il faut bien admettre qu'ils n'ont pas commenté explicitement leur dette éventuelle envers le néo-kantisme et n'en ont donc pas laissé suffisamment de preuves directes et détaillées. Cela étant, il me semble que la difficulté d'obtenir une démonstration directe et sans équivoque d'un impact putatif du néo-kantisme sur le formalisme russe n'est nullement rédhibitoire pour ma volonté de l'explorer (et le défendre) ici dans une perspective élargie.

En premier lieu, et ce malgré le manque relatif d'indicateurs concrets, quasiment tous les commentateurs du formalisme russe (Troickij 1924 ; Engelhardt 1927 ; Erlich 1955 ; Hansen-Löve 1978 ; Pomorska 1968 ; Thompson 1971 ; Steiner 1984) présument au moins une vague et diffuse influence de la philosophie néo-kantienne sur les formalistes. Vic-

tor Erlich remarque ainsi que le nouveau climat philosophique créé par les néo-kantiens avait à l'époque forcément affecté l'étude de la littérature (Erlich 1955, p. 32-33.). La plausibilité d'une affinité conceptuelle entre formalistes et néo-kantiens n'est donc en soi pas à défendre. En second lieu, la nature profondément éclectique et centrifuge du formalisme russe dicte par avance que l'influence du néo-kantisme n'a pu être que partielle et complexe. Le rôle et l'impact précis du néo-kantisme doivent en d'autres termes de toute façon être nuancés et mis en relation avec le large spectre des autres sources auxquelles ont eu recours les formalistes. La remarque suivante de Catherine Depretto, formulée en réponse à l'importance accordée récemment au substrat psychologique allemand dans l'appareil terminologique du formalisme russe, mérite certainement d'être appliquée et discutée dans le cas du néo-kantisme:

Le tableau des sources du formalisme russe qui se dégage des études d'histoire inclusive est, en effet, un paysage éclectique dans lequel une référence, pertinente pour un texte, un auteur, ne l'est pas pour l'ensemble du mouvement. C'est plus en termes de concurrence de métalangages qu'il faut voir les choses, me semble-t-il. A chaque fois, nous avons affaire à des emprunts terminologiques et pas vraiment au transfert d'un système de pensée, ou à la reprise de conceptions d'ensemble. (Depretto 2012, p. 10)

En résumé, il apparaît clairement que l'intérêt du lien entre néo-kantisme et formalisme russe ne réside pas tant dans une démonstration univoque de son existence – qui est à la fois acquise et restera forcément fragile – mais plutôt dans la forme précise que ce lien a pu prendre. Plus exactement, il s'agit en fait de comprendre comment le néo-kantisme est intervenu dans la genèse du projet (formaliste et symboliste) russe d'une nouvelle théorie de la littérature et, partant, de mieux situer ce projet lui-même dans le contexte général de transformation et d'émergence des sciences humaines européennes au début du XX^{ème} siècle. Comme j'espère le montrer maintenant, le compte-rendu de *La pensée et le langage* par Belyj offre un éclairage pertinent à ce double titre, non seulement de par ses références à Rickert et à l'école de Bade, mais aussi par la mobilisation explicite de leur perspective épistémologique pour mener à bien une critique fondamentale du modèle psychologisant du langage de Potebnja.

Bien que le commentaire critique de Belyj se tienne à vrai dire assez fidèlement au texte et aux arguments de Potebnja, son compte-rendu revêt une structure complexe – fonctionnant comme une sorte de mise-en-abyme de l'histoire de la linguistique ou de la philosophie du langage. Belyj, en effet, présente les idées de Potebnja comme une étape essentielle du développement de la pensée linguistique sur la voie menant à une conception symboliste du langage. Il s'attache ainsi non seulement à souligner les intuitions et l'apport indéniablement positif du linguiste ukrainien, mais aussi à proposer des critiques et des corrections qui à ses yeux pourront permettre aux idées de Potebnja d'atteindre «toute leur force» (Belyj 1910,

p. 256) et de prendre la forme d'une théorie symboliste du langage. Or, la méthode adoptée par Belyj fait écho à celle adoptée par Potebnja lui-même dans *La pensée et le langage* pour construire et justifier sa propre conception du langage et de la linguistique : Potebnja, en effet, reprend pour mieux les dépasser les arguments de Wilhelm von Humboldt ou Heymann Steinthal – tout en soulignant de plus l'inscription des arguments de ce dernier dans un processus historique de développement de la pensée linguistique par critiques successives. Dans le compte-rendu de Belyj, les critiques de Potebnja à l'encontre de ses prédécesseurs se superposent et s'entremêlent ainsi avec les modifications et les références additionnelles (à Nietzsche, Karl Vossler, Lotze, Rickert, etc.) qu'apportent Belyj autant à la pensée de Potebnja lui-même qu'à la reconstruction par ce dernier de l'histoire des sciences du langage depuis Humboldt.

Hormis le fait qu'elle est imposée de façon naturelle par le tour historique des arguments de Potebnja, cette lecture de *La pensée et le langage* permet à Belyj de détacher les éléments originaux de sa propre vision symboliste tout en l'inscrivant de manière très forte dans la tradition humboldtienne : présentée ainsi, la théorie symboliste du langage apparaît comme la véritable culmination des intuitions de Humboldt après leurs améliorations successives mais encore partielles par Steinthal et Potebnja. Ce souci de Belyj de souligner la continuité de ses idées et de les inscrire explicitement dans un processus de transformation et de maturation historique fait évidemment contraste avec l'attitude «révolutionnaire» des formalistes russes consistant à se mettre en porte à faux et à polémiquer avec les traditions précédentes – y compris d'ailleurs avec le symbolisme de Belyj. L'orientation continuiste de Belyj ne l'empêche pas pour autant d'apporter des corrections radicales à la tradition humboldtienne et aux idées de Potebnja. Ces corrections d'ordre anti-psychologiste – et ce n'est pas là le moindre des paradoxes – seront d'ailleurs assimilées et suivies plus par ces virulents critiques de Potebnja qu'étaient les formalistes russes que par des théoriciens du langage (Gustav Špet, Rozalija Šor, etc.) proches eux de l'enseignement potebnien de la «forme interne».

D'emblée, Belyj ne laisse planer aucun doute sur sa profonde admiration pour Potebnja et sa contribution scientifique : «A. A. Potebnja n'est pas seulement un des plus grands chercheurs russes : on peut le désigner à juste titre comme l'un des plus proéminents linguistes européens» (Belyj 1910, p. 241 [ma traduction]). L'impact des idées de Potebnja s'étend d'ailleurs pour Belyj bien au-delà du champ des sciences du langage : «Grande est l'importance de Potebnja pour les futures études gnoséologiques dans le domaine de l'esthétique» (*ibid.*, p. 257). L'apport de Potebnja, en d'autres termes, est pertinent autant à la théorie de la connaissance – conçue par Belyj, on le voit, dans le sens d'une gnoséologie plus que d'une épistémologie, c'est-à-dire une théorie de la cognition (*poznanie*) plutôt que du savoir (*znanie*) – qu'à l'esthétique – entendue elle aussi dans une perspective qui attribue à l'expression poétique (du langage, du mythe, du symbole) un pouvoir de révélation et donc une fonction d'outil

de connaissance du monde. A tous ces titres, Potebnja est évidemment très proche des symbolistes, comme le constate Belyj lui-même: «de nombreuses vues de Vjačeslav Ivanov sur l'origine du mythe à partir du symbole artistique ou encore celles de Brjusov sur la valeur artistique autotélique des mots et des compositions verbales constituent un prolongation directe, et parfois même juste un remaniement de la pensée de Potebnja [...]» (*ibid.*, p. 245).

L'admiration de Belyj pour Potebnja n'est nullement aveugle et repose sur un certain nombre de contributions théoriques précises apportées par le linguiste ukrainien lui-même ou adaptées plus ou moins fidèlement des idées de Humboldt et Steinthal. Ainsi, la pierre angulaire de la pensée potebnienne, aux yeux de Belyj, est son rejet de l'assimilation du langage et de la pensée: «Avant tout, le domaine du langage ne correspond pas à celui de la pensée» (*ibid.*, p. 245). Potebnja, à la suite de Humboldt s'oppose en effet aux logiques rationalistes "cartésiennes" et aux projets de grammaire universelle du XVII^{ème} siècle, reconnaissant au contraire le langage comme un phénomène spécifique et concret qui apparaît à la fois comme un objet d'étude distinct et comme une source première d'expression et de connaissance. Dans les mots de Belyj, «Potebnja exprime ici ses vues sur l'émancipation du mot de sa dimension logique dans la philologie historique et comparative; nous devons partir du donné concret du mot, et non de son donné logique» (*ibid.*, p. 243).

Ce premier acquis est lié chez Potebnja à un second constat essentiel aux yeux de Belyj, la découverte d'un soubassement irrationnel dans le langage, ou plus précisément, dans le mot: «sous le couvert de son sens ordinaire, le mot renferme en lui-même une force élémentaire primitive et invocatoire; les profondeurs irrationnelles de la personne (*ličnost'*) rayonnent même dans le langage le plus ordinaire» (*ibid.*, p. 251). Belyj voit dans cette détermination du mot «au-delà de son sens rationnel», un rapprochement évident avec le symbolisme: il lui semble même que ce n'est plus «le professeur de Kharkov qui parle avec nous, mais le symboliste Verlaine qui, tout comme Potebnja, exige du mot la musique de l'insaisissable». En fait, ce soubassement irrationnel semble s'imposer à Potebnja par sa lecture du nouveau rapport posé entre langage et pensée par l'approche humboldtienne:

Le mot est l'aspiration de l'activité de l'esprit à se saisir elle-même: voilà la leçon que tire Potebnja de la théorie de Humboldt; Potebnja interprète l'esprit (*dux, Geist*) de Humboldt dans le sens d'une activité mentale consciente qui se forme au moyen du mot; Potebnja conclut ainsi que le langage est quelque chose d'autonome par rapport à l'activité mentale, historiquement indépendant d'elle; les formes de la création dans le langage diffèrent des formes de la création mentale; les formes génétiques de la création dans le langage sont premières; le langage et l'esprit (dans le sens de Humboldt) dérivent pour Potebnja des irrationnelles 'profondeurs de la personnalité'. (*ibid.*, p. 245-246)

Belyj rejoint la théorie du langage de Potebnja encore sur un double point crucial: l'union de la forme et du contenu d'une part, la nature fondamentalement «poétique» du langage qui résulte de cette union d'autre part. L'union de la forme et du contenu s'opère dans la théorie de Potebnja au moyen de l'idée de «forme interne» (*vnutrennaja forma*): «L'association de la forme externe et du contenu du fait de leur conditionnement réciproque par la forme interne proclame l'unité de la forme et du contenu tant dans le symbole linguistique que dans le symbole artistique.» (*ibid.*, p. 252). La théorie de la forme interne elle-même est convoquée par Potebnja comme réponse à la question – rendue désormais problématique par sa propre théorie – des rapports entre langage et pensée. Elle lui permet en effet non seulement d'expliquer comment le langage s'institue progressivement et de façon «génétique» (i.e. selon un processus psychologique concret) à partir des impulsions irrationnelles de l'esprit individuel cherchant à se saisir lui-même mais aussi, surtout, de théoriser le rôle de cette nécessaire composante ou origine irrationnelle dans le fonctionnement symbolique du langage. Belyj résume ainsi la conception potebnienne: «l'union d'une forme sonore avec une forme interne constitue le symbolisme vivant et fondamentalement irrationnel du langage ; chaque mot en ce sens est une métaphore, il recèle toute une série de significations dérivées [...]; si la forme interne ne respire plus dans le son d'un mot, son symbolisme disparaît (*ibid.*, p. 250). Or, comme le constate Potebnja lui-même, une des implications les plus immédiates de cette théorie est d'attribuer un caractère fondamentalement poétique au mot :

Ayant trouvé que l'œuvre artistique est la synthèse de trois moments (forme externe, forme interne et contenu), le résultat d'une création inconsciente ainsi que le moyen de développement de la pensée et de la conscience de soi, autrement dit, ayant vu en elle les mêmes attributs que dans le mot, et ayant découvert par ailleurs dans le mot l'idéalité et l'unité qui sont propres à l'art, nous concluons que le mot est lui aussi art, c'est-à-dire poésie. (Potebnja 1903, p. 198, cité par Belyj 1910, p. 252-253)

Belyj accueille évidemment de manière très favorable cette inflexion dans la conception même du langage chez Potebnja. Il reprend ainsi complètement à son compte la thèse que «le mot, en lui-même, est un phénomène esthétique» (*ibid.*, p. 249) et rappelle «le conditionnement même de la pensée scientifique par la poésie du mot» (*ibid.*, p. 254). Comme je l'ai mentionné plus haut, Belyj souligne l'apport décisif et original de Potebnja à une étude «poétique» du langage, lui rendant de plus hommage en conclusion de son article pour avoir transformé le caractère même de la grammaire et de la linguistique en les faisant entrer de plein pied dans le domaine de l'esthétique (*ibid.*, p. 257).

Malgré la proximité de vues évidente entre Belyj et Potebnja – autant quant à la prémisse de leur argument (l'incommensurabilité du langage et de la pensée) que sa conclusion (la nature poétique et symbolique du langage) –, le compte-rendu de *La pensée et le langage* est marqué toute-

fois par une critique aussi persistante que fondamentale du premier à l'encontre du second. Belyj décèle en effet une lacune essentielle dans l'approche de son prédécesseur en ce qui concerne sa manière de concevoir de façon psychologique et génétique la problématique de l'origine et du développement du langage dans l'individu :

Soulignons à l'avance que nous nous heurtons ici à une erreur fondamentale de Potebnja dans la justification de sa théorie du langage ; nous nous efforcerons plus bas de démontrer que les idées justes qu'il a placées au fondement de sa théorie ne peuvent être prouvées avec l'aide des données de la psychologie scientifique. (*ibid.*, p. 247)

Aux yeux de Belyj, le recours de Potebnja à la psychologie expérimentale pour asseoir sa vision du langage est erroné et menace de compromettre des intuitions et des idées au demeurant tout à fait valides : «les fondements psychologiques de la théorie de Potebnja ne résistent pas à la critique : il n'en reste pas moins que le noyau de sa pensée est absolument correcte» (*ibid.*, p. 254). Le poète symboliste conclue donc : «le psychologisme de Potebnja est un habit malheureux pour sa pensée profondément juste (*ibid.*, p. 255).

Il est très intéressant de constater que la critique de Belyj ne concerne pas tant l'appareil conceptuel déployé par Potebnja (en particulier la notion de forme interne) ou la visée générale de son ouvrage (que Belyj, nous venons de le voir, partage presque entièrement), mais bien ses fondements méthodologiques. Cette orientation très particulière est confirmée par l'articulation spécifique des critiques de Belyj à l'encontre du psychologisme de Potebnja. Au lieu de discuter ou de réfuter les arguments de Potebnja lui-même, Belyj remet ainsi en question la pertinence des *modèles* sur lequel Potebnja s'appuie, ou plutôt, sur lesquels il croit s'appuyer. Ainsi, Belyj s'attaque dans un long passage à la représentation confuse que se fait Potebnja de la psychologie et de son propre recours à des arguments psychologiques. Selon Belyj, alors que Potebnja prétend fournir une explication génétique et psycho-physique du développement du langage, il s'appuie en fait sur le paradigme de la psychologie herbartienne et se rapproche dès lors plus de la philosophie transcendante de Lotze que du modèle psycho-physique de Wundt dans son rejet de «l'influence des forces mécaniques sur les mouvements de l'esprit» (*ibid.*, p. 247). Pour Belyj, la théorie de Potebnja n'aurait de ce fait «nullement besoin d'un fondement psychologique ; la systématisation du contenu [irrationnel du mot] relève du domaine de l'esthétique : Potebnja était d'ailleurs enclin à l'envisager ainsi, mais il s'est perdu dans les théories psychologiques de son temps (*ibid.*, p. 248).

La perspective méthodologique de Belyj se manifeste aussi dans le fait que, au lieu de s'en tenir à une pure critique négative du psychologisme de Potebnja, il cherche à expliquer le recours erroné de ce dernier au paradigme psychologique et trace clairement la voie sur laquelle il convient dès lors d'engager les intuitions potebniennes. Sans surprise, le psychologisme

malvenu de Potebnja se laisse expliquer historiquement, en relation donc aux problèmes spécifiques rencontrés par le penseur ukrainien et tout particulièrement à son besoin de se distancier à la fois des apriori du rationalisme et des tendances métaphysiques de la linguistique humboldtienne :

La 'psychologisation' de la grammaire ne constitue pour nous ni l'essence ni le noyau de la théorie de Potebnja ; [...] luttant avec le mauvais arrière-goût de rationalisme dans les théories du mot, il a déplacé – plus de manière polémique qu'en conséquence d'une nécessité de principe – la question de la signification du mot sur le terrain de l'analyse psychologique. (*ibid.* p. 255)

Que Potebnja ait effectué ce déplacement anti-rationaliste et anti-métaphysique de la théorie du langage précisément sur le terrain de la psychologie s'explique par ailleurs par l'absence d'alternatives théoriques au moment de la rédaction de *La pensée et le langage* : «la confusion méthodologique des recherches de Potebnja ne doivent pas nous surprendre : la méthode des sciences particulières n'avait pas encore été élaborée à son époque» (*ibid.*, p. 255). Et Belyj de rajouter : «[Potebnja] se trouvait dans la situation d'un maçon privé de marteau et forcé de travailler à la scie» (*ibid.*, p. 256).

Par contraste, Belyj est persuadé quant à lui qu'il dispose désormais d'un bien meilleur appareil théorique et méthodologique pour faire fructifier les intuitions esthétiques de Potebnja, celui de «la théorie de la valeur du mot». Pour Belyj, en effet, «la psychologie de la littérature [*slovesnost'*]» suggérée par Potebnja «est en essence une théorie de la valeur du mot, considéré dans la perspective de son contenu irrationnel» (*ibid.*, p. 248). A vrai dire, il n'est pas entièrement clair ce qu'entend Belyj par «théorie de la valeur», notamment parce qu'il invoque le nom de plusieurs philosophes (Nietzsche, Lotze, Vossler) dans ce contexte. De nombreuses influences (auquel manque encore l'anthroposophie de Rudolf Steiner – source qui sera bien présente dans *Le symbolisme*) semblent converger sur ce point et il ne fait à ce titre pas de doute qu'on touche ici au cœur même du modèle symboliste du langage développé par Belyj. Dans le contexte de sa critique du psychologisme de Potebnja, la théorie de la valeur de Belyj prend toutefois un sens relativement précis qui concerne la possibilité et les modalités d'une investigation spécifiquement *scientifique* du langage. Sur ce point, c'est très clairement sur l'épistémologie néo-kantienne que s'appuie Belyj.

On trouve un premier indice de l'inspiration néo-kantienne de la thématique de la valeur chez Belyj dans sa remarque suivante au sujet de la «naïveté» épistémologique de Potebnja : «le problème de la valeur en tant que problème gnoséologique n'avait pas encore été développée en son temps telle qu'elle est développée maintenant, par exemple à Fribourg» (Belyj p. 249). Cette référence encore relativement cryptique à l'école de Bade prend son sens surtout en regard de la partie conclusive du compte-rendu de Belyj, où il ébauche sa propre solution aux limitations rencontrées par le modèle psychologique potebnien. Dans cet argument conclusif, Belyj

commence par rappeler qu'en «prouvant la substance concrète et indivisible du mot, en soulignant son développement historique indépendant de la logique, [Potebnja] a démontré en substance *l'indécomposabilité par les méthodes de la science exacte des événements historiques subis par le mot* (*ibid.*, p. 254, [c'est moi qui souligne]). En d'autres termes, la découverte par Potebnja de l'autonomie du langage par rapport à la pensée nous oblige aussi à aborder le langage dans une perspective scientifique qui ne peut être celles des sciences naturelles (et notamment de la psychologie expérimentale invoquée par Potebnja), puisque celles-ci sont fondamentalement incapables selon Belyj de rendre compte du développement historique propre du matériau linguistique.

L'argument de Belyj contre l'application d'une méthode «génétiste» comme il le dit, autrement dit d'une méthode tirée des sciences empiriques, est d'ordre éminemment épistémologique et est tiré directement des traités néo-kantiens. En résumé, selon Belyj, si l'on accepte avec Potebnja que le langage est l'expression autonome et inscrite dans un processus de développement historique d'un esprit individuel cherchant à se saisir lui-même, on ne peut ni réduire ce processus à sa causalité psychologique et ni le décrire adéquatement au moyen des lois générales des sciences exactes. Au contraire, il faut l'expliquer en fonction de normes transcendantales qui rendent compte de son individualité historique autant que de sa forme universelle :

[...] en se considérant un «génétiste» et en opposant la psychologie à la logique de la linguistique, [Potebnja] a opposé en essence un principe de l'individualité de l'Histoire au principe de la généralité scientifique ; le mot dans l'Histoire nous apparaît indivisible, entier, concrète : il est comme un «individu». Mais s'il est possible de déterminer un principe de causalité individuelle, si dans l'Histoire se détermine une relation quelle qu'elle fût, cela doit être une forme, relative autant à l'universel qu'à l'individuel ; une telle forme n'est pas une forme universelle, elle est le principe même de cette universalité ; un tel principe ne peut être qu'un principe transcendantal. (*ibid.*, p. 255)

En toute logique, au vu de cette remise en question de la pertinence du modèle des sciences naturelles, Belyj suggère ainsi que «la pensée de Potebnja ne déploie toute sa force qu'à condition d'opposer la diversité de la réalité en tant qu'objet de la science exacte à la diversité de la réalité comme objet des études historiques». Pour ne laisser aucun doute sur l'origine de cette perspective, il rajoute : «une telle opposition a été élaborée et explicitée en détail pour la première dans l'œuvre capitale de Rickert» (*ibid.*, p. 256).

En conclusion, la pertinence même de la critique de Belyj à l'encontre de Potebnja se laisse évidemment discuter. On peut par exemple se demander si elle ne s'adresse pas plutôt aux élèves de Potebnja (Dmitrij Ovsjaniko-Kulikovskij, Arkadij Gornfel'd), qui ont eu tendance à accentuer l'aspect psychologique de son œuvre (Lagunov 2006, p. 162). De

même, il faudrait montrer de manière plus détaillée dans quelle mesure les arguments néo-kantiens déployés ici contre Potebnja et en faveur d'une théorie de la valeur esthétique du mot ont véritablement été déterminant pour le développement de la pensée de Belyj, et en particulier pour la formulation qu'il en donne dans *Le Symbolisme*. Enfin, il faudrait interroger la réception du symbolisme de Belyj dans le formalisme russe à l'aune de sa critique épistémologique de Potebnja, car cette critique – comme je l'ai suggéré plus haut – apparaît comme un véritable point de divergence entre les formalistes russes (qui la reprennent) et les membres du GAXN (qui restent plus fidèles à Potebnja). Il n'en reste pas moins – malgré toutes ses nuances et les recherches encore à entreprendre qu'elle impliquent – que le compte-rendu de Belyj offre en lui-même un aperçu tout à fait précis du «point d'impact» et de l'apport théorique de l'épistémologie néo-kantienne à l'élaboration d'une nouvelle poétique en Russie. On le voit en effet très clairement : c'est le recours explicite à une approche «transcendantale» du mot comme «valeur» historique et esthétique qui permet à Belyj de se débarrasser du carcan du psychologisme et de la psychologie expérimentale qui grève encore la théorie linguistique de Potebnja – et donc d'ouvrir la voie à une approche poétique du langage.

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- BELYJ Andrej, 1910 : «‘Mysl’ i jazyk’ : Filosofija jazyka A.A. Potebni» [La pensée et le langage : la philosophie du langage de Potebnja], *Logos* (2), p. 240–258.
- , 1910 : *Simvolizm: Kniga statej* [Le symbolisme : recueil d’articles], Moskva : Musaget.
- DEPRETTO Catherine, 2012 : «L’appareil terminologique du formalisme russe et la science de l’époque», In : Galmiche, 2012, pp. 1-15.
- DMITRIEVA Nina, 2007 : *Russkoe neokantianstvo: "Marburg" v Rossii* [Le néo-kantisme russe ; ‘Marburg’ en Russie], Moskva : Rosspen.
- ENGEL’GARDT Boris, 1927 : *Formal’nyj metod v istorii literatury* [La méthode formelle dans l’histoire de la littérature], Moskva : Academia.
- ERLICH Victor, 1955 : *Russian Formalism: History - doctrine*, The Hague, Paris : Mouton.
- ESPAGNE Michel, 2014 : *L’ambre et le fossile: Transferts germano-russes dans les sciences humaines (XIXe-XXe siècle)*, Paris, Armand Colin.
- GALMICHE Xavier (éd.), 2012 : *Les enfants de Herbart: Des formalismes aux structuralismes en Europe centrale et orientale. Filiations, reniements, héritages*, Paris : formesth.com.
- HANSEN-LÖVE Aage Ansgar, 1978 : *Der russische Formalismus: Methodologische Rekonstruktion seiner Entwicklung aus dem Prinzip der Verfremdung*, Wien, Verlag der Österreichischen Akademie der Wissenschaften (Veröffentlichungen der Kommission für Literaturwissenschaft, 5).
- LAGUNOV Aleksandr (2004) «Idei A. A. Potebni v estetičeskix koncepcijax russkix simvolistov» [Les idées de Potebnja dans les conceptions esthétiques des symbolistes russes], *Vjunik KhNU* 607 (39).
- 2004 : «Idei A. A. Potebni v estetičeskix trudax Andreja Belogo» [Les idées de Potebnja dans les travaux esthétiques d’A. Belyj], *Vjunik KhNU* 631 (41), pp. 231-235.
- 2006 : «Stat’ja Andreja Belogo ‘Mysl’ i jazyk (Filosofija jazyka A. A. Potebni)’ kak programmyj dokument russkogo simvolizma» [L’article d’A. Belyj ‘La pensée et le langage (La philosophie du langage de Potebnja)’ comme document programmatique du symbolisme russe], in : *Oleksandr Potebnja: sučasnij pogljad*, Khar’kiv : Majdan, pp. 155-166.
- 2006 : *Oleksandr Potebnja: sučasnij pogljad* [A. Potebnja : un regard contemporain], Khar’kiv : Majdan.

-
- PLOTNIKOV Nikolaj (éd.), 2005 : *"Logos" v istorii evropejskoj filosofii: Proekt i pamjatnik* ['Logos' dans l'histoire de la philosophie européenne : projet et document], Moskva : Territorija buduščego.
 - POMORSKA Krystyna, 1968 : *Russian formalist theory and its poetic ambiance*, The Hague, Paris : Mouton (Slavistic printings and reprintings, 82).
 - POTEBNJA Aleksandr, 1913 : *Mysl' i jazyk* [La pensée et le langage], Kharkiv : Mirnyj trud.
 - ROMAND David; TCHOUGOUNNIKOV Sergueï, 2009 : *Psychologie allemande et sciences humaines en Russie: Anatomie d'un transfert culturel (1860-1930)*, Auxerre, Ed. Sciences humaines.
 - STEINER Peter, 1984 : *Russian formalism: A Metapoetics*, Ithaca, NY : Cornell University Press.
 - SVETLIKOVA Iona, 2005 : *Istoki russkogo formalizma* [Les sources du formalisme russe], Moskva : Novoe literaturnoe obozrenie.
 - THOMPSON Ewa Majewska, 1971 : *Russian formalism and Anglo-American new criticism: A comparative study*, The Hague : Mouton (De proprietatibus litterarum, 8).
 - TROCKIJ Lev, 1924 : *Literatura i revoljucija* [Littérature et révolution], Moskva : Gosudarstv. Izdat.
 - TYNJANOV Jurij, 1977 : *Poetika; Istorija literatury; Kino* [Poétique, histoire de la littérature, cinéma], Moskva : Nauka.